

2015

Bonne année 2015



Réflexions au sujet des granges cisterciennes du Rouergue (1123-1347) par Jean Delmas

Jean Delmas nous offre ses réflexions sur les thèmes abordés durant la journée d'études de Cisterciens en Rouergue du 13 septembre 2014.

Voici le premier volet de commentaire sur l'intervention de **Claude Petit** : « **Les grangers : frères, frères convers et donats** » dont le résumé se trouve sur la publication des résumés du colloque (disponible auprès de l'association). Les autres à suivre ces prochains mois.

Le débat peut ainsi s'amorcer; n'hésitez pas à apporter votre contribution.

« Ceux qui ont participé à la journée d'études organisée par Cisterciens en Rouergue le 13 septembre 2014 et lu le numéro 114 de Sauvegarde du Rouergue sur Les granges cisterciennes du Rouergue, l'âge d'or, 1123-1347 ont apprécié la grande richesse des sujets abordés (Auteurs : Cl. Petit, A. Douzou, J. Miquel, Th. Poiraud, A. Denoual, J.-Cl. Cazor, J. Delmas, C. Cazelles et N. Revel). La journée du 13 était bien remplie et beaucoup auraient aimé la prolonger par des questions aux auteurs et des débats. Je livre ici non pas un compte-rendu de leurs communications, mais, à la suite, quelques simples interrogations ou réflexions, parfois marginales et qui ne les engagent pas, souhaitant que les lecteurs de ce bulletin fassent de même sur ces sujets... ou sur d'autres.

Les grangers : frères, frères convers et donats.

Au cours du temps, les mots ont changé de sens, les qualités et les fonctions ont évolué. Prenons l'exemple du mot servus : il désigne un esclave, une chose, dans l'antiquité romaine. Le mot aboutit à serf, mais le serf n'est pas un esclave, loin de là ; il est attaché à la terre, ce qui est une garantie d'inamovibilité, par rapport au propriétaire. Il finira très vite par entrer dans la catégorie des tenanciers, quasi-propriétaires. Selon la règle de saint Benoît tous les moines sont des frères à égalité et ils sont presque tous non-prêtres.

Dans l'usage verbal, les aînés appellent les jeunes frères et ces derniers appellent les aînés pères. Cette distinction de révérence réciproque n'est point attachée aux statuts de lai (non-ordonné) et de prêtre (article 63), mais à l'âge. Normalement tous les moines sont, suivant la règle, dans l'obligation spirituelle du travail manuel (ora et labora), exercé en fonction de leurs aptitudes. Le statut des cisterciens de 1134 rappelle cette obligation. Seuls l'âge, la faiblesse ou la santé sont pris en considération, s'il faut diminuer les tâches. Saint Benoît recommande à l'abbé, modérateur, d'éviter que « les forts ne veuillent en faire plus et que les faibles ne se découragent ». Il ne doit rien exiger de trop de chacun, « sinon en grattant trop la rouille on gâterait le plat » ! Peu à peu, le nombre des prêtres, moines du chœur et de l'autel, est devenu plus important. Désir légitime : si le moine veut rejoindre au plus près son modèle, le Christ, c'est dans la célébration de la messe qu'il le fera, malgré son indignité. Et là, la formation antérieure à l'entrée dans l'abbaye et sans doute l'origine sociale ont joué, mais pas obligatoirement à la façon qu'on l'imagine. Un agriculteur, neveu de prêtre, sera peut-être aussi bien ou mieux formé qu'un fils de noble, de notaire ou de marchand, etc. Exemple : Gerbert (vers 945-1003), fils de berger, est dit « oblat » (postulant ? donat ?) à l'abbaye bénédictine d'Aurillac où il fait ses études, il devient moine, puis est élu pape sous le nom de Sylvestre II. Bien sûr, les prêtres sont à part, requis par le service de l'autel et les nombreux offices (y compris les matines !), mais ils ne sont pas complètement exemptés du travail manuel. Saint Benoît ne paraît pas souhaiter qu'ils soient nombreux, pour éviter une division par classes dans la communauté. Objectif difficile à maintenir, car les rôles sont bien distincts. L'ordre de Grandmont alla plus loin en donnant l'entière direction de ses maisons aux frères convers ! Ce fut un échec. Noble Pons de Lérans, fondateur de Sylvanès et religieux, n'était pas prêtre. En 1232, Guilhem de Faramond, d'une famille noble de Salmiech, était frère convers et il fut granger de Bonnefon. Le statut social, qu'il avait avant d'entrer dans la communauté cistercienne, ne l'empêcha pas d'être démis de ses fonctions de granger. La fonction requiert des qualités intellectuelles et morales.

Je m'interroge sur le rôle des donats. Une éventuelle baisse du recrutement monastique expliquerait-elle leur présence ? Le donat est « donné » par ses parents, s'il est mineur, ou un majeur peut, pour des raisons diverses, se donner à l'abbaye ; ce qui fait de l'un ou de l'autre un pensionnaire ayant le gîte et le couvert, mais il doit participer aux travaux et, s'il est jeune, il pourra éventuellement profiter de la formation dispensée à l'abbaye (Gerbert). Ce statut paraît très ancien, quelque soit le nom qu'on lui donne dans les textes.

Réflexions au sujet des granges cisterciennes du Rouergue (1123-1347) par Jean Delmas; deuxième article

Jean Delmas nous offre ses réflexions sur les thèmes abordés durant la première journée d'études de Cisterciens en Rouergue du 13 septembre 2014.

Voici le deuxième volet de commentaire sur l'intervention de Christine Ducoux dont le résumé se trouve sur la publication des résumés du colloque (disponible auprès de l'association)

Deux abbayes dans le Rouergue occidental : Loc-Dieu (1123) et Beaulieu (1144) : deux démarches différentes en matière d'acquisitions territoriales.

Les abbayes de Loc-Dieu et de Beaulieu, très proches, ont été fondées à peu de temps d'intervalle, l'une en 1123, l'autre en 1144. Elles ont bénéficié du soutien et des dons de deux familles influentes de ce coin du Rouergue, les Paris (famille du troubadour Bertrand de Paris) et les Valette.

Le fait que Beaulieu ait été établie après Loc-Dieu et dans la pointe occidentale du Rouergue explique peut-être sa faible extension territoriale. On connaît le nom de cinq granges. Une seule, Bosc-Gayral, proche de l'abbaye, a été retrouvée. Les noms des autres ont disparu de la toponymie rouergate. Leur localisation n'est toujours pas connue, ce qui est surprenant. Faut-il les chercher dans le Quercy ou l'Albigeois voisins? Quel rapport eut Beaulieu avec le prieuré féminin de Costejean (1292), sis dans le même secteur? Un moine allait sans doute y célébrer la messe. On manque d'étude.

Loc-Dieu, au contraire a pu étendre ses domaines dans le Rouergue occidental. L'abbaye a eu le tort d'accepter ou d'acquérir dans des régions lointaines des terres qu'il était difficile de gérer. Le domaine et la grange de la Rouge, sur le Larzac, étaient proches de l'abbaye de Sylvanès, fondée en 1120 et affiliée à Cîteaux vers 1136, mais ce n'est pas elle qui en a fait l'acquisition. Est-ce une question de dates, Loc-Dieu étant antérieure de peu à Sylvanès? Le domaine de Lescure-Fangel (Prades-de-Salars) est acheté vers 1160. L'abbaye a-t-elle cherché des terres d'estive dans les environs? Une draye, identifiable à partir de Rieupeyroux, passait à proximité de ses trois granges de Colombiès, sur le plateau du Ségala et se dirigeait vers le Lévézou par Pont-de-Salars, ce qui rend cette hypothèse vraisemblable. Mais, finalement, la formule n'a pas convenu. La gestion de ces deux granges lointaines a-t-elle été déficitaire? En 1177, la puissante abbaye de Bonneval soulage financièrement Loc-Dieu en lui achetant les deux domaines et, par un échange, elle les cède dès 1181 au Temple de Sainte-Eulalie, ce qui permet à celui-ci de développer ses terres de dépaissance du Larzac et d'estive du Lévézou. Les deux expériences lointaines de Loc-Dieu ont donc été des échecs.

Réflexions au sujet des granges cisterciennes du Rouergue (1123-1347) par Jean Delmas; troisième article

Jean Delmas nous offre ses réflexions sur les thèmes abordés durant la première journée d'études de Cisterciens en Rouergue du 13 septembre 2014. Voici le troisième volet de commentaires sur les interventions d'Alain Douzou (Sylvanès) et de Jacques Miquel (Nonenque) dont les résumés se trouvent sur la publication des résumés du colloque (disponible auprès de l'association)

L'abbaye de Sylvanès (1136), dans le Rouergue méridional : un territoire cohérent dans sa diversité.

Une première remarque : Sylvanès n'a pas eu de voisin cistercien dans le Rouergue méridional, à part l'abbaye de femmes de Nonenque qui lui était associée. C'est la seule abbaye cistercienne du Rouergue dont on conserve le cartulaire général original. Les divers ouvrages édités, en Aveyron, sous le nom de cartulaires sont en fait des transcriptions d'actes originaux ou de copies, comme celles de la collection Doat, réalisées par des érudits (Bonnecombe, Bonneval, Loc-Dieu, Nonenque). On constate dans la constitution du domaine de Sylvanès une cohérence, le souci d'une polyvalence et d'une complémentarité qui permettaient à l'abbaye de vivre en autarcie. Presque tout est à portée de main: un secteur céréalier, des domaines viticoles, des plantations de fruitiers, des pâtures pour les chevaux sur le Larzac, des territoires d'élevage pour les brebis, constitués de devèses sur le causse et des « alpages », un peu plus loin, sur les Monts de Lacaune, des forêts, des moulins... Ajoutons un pôle minier (Promillac et

Pardinègues), au sud de Sylvanès. La nature a donc favorisé cette abbaye. Bonnecombe ou Bonneval n'ont pas eu des atouts aussi divers, malgré leur plus grande extension territoriale. Le Ségala et le haut Lévézou sont pauvres en minerais. L'abbaye avait quelques granges éloignées, mais à distance raisonnable, comme Margnès et Cantoul près de Lacaune (estives des brebis), et Silvaplane, non loin de Béziers (vignoble). Ces granges auraient en outre servi de relais en direction de villes et des foires, pour la vente de certains produits. Dernière question : l'abbaye de Sylvanès a-t-elle tenu compte des circonscriptions ecclésiastiques et des implantations monastiques antérieures ? Prenons l'exemple de Saint-Rome-de-Tarn, où Sylvanès est venu après Conques, fondateur très probable de la sauveté. Quelles furent leurs relations ?

L'abbaye des cisterciennes de Nonenque (1145) : un schéma identique à celui de Sylvanès.

L'abbaye des cisterciennes de Nonenque était voisine de l'abbaye de Sylvanès, avec laquelle elle avait des liens spirituels (messe, sacrements, instructions) et matériels (gestion des granges, travaux hors clôture). Le schéma de constitution du domaine, avec des granges proches et trois assez éloignées, est presque identique à celui de Sylvanès. Des sœurs converses ou des donates, qui n'étaient pas astreintes à la clôture, géraient directement les deux granges du Mas Andral et de Caussanus. On peut supposer que pour les gros travaux agricoles, comme les labours, des frères de Sylvanès ou des salariés, apportaient leur concours. Les autres granges devaient être dirigées par des frères de Sylvanès. On aimerait en savoir un peu plus sur la formule que les sœurs avaient adoptée. Malgré sa proximité de Sylvanès, le territoire de Nonenque n'en avait ni la variété ni la richesse et avait besoin d'un apport extérieur. Les moniales possédaient trois granges plus éloignées, mais de meilleur revenu et sur des axes importants, ce qui leur permettait aussi de servir de relais commerciaux : Lioujas, au nord de Rodez, au bord de la draye de Rodez vers L'Aubrac (transhumance ovine), Cornil, près de Clermont-l'Hérault (viticulture), et Saint-Sulpice (la Pointe), alors dans le diocèse de Toulouse (terres céréalières). Il y avait obligatoirement des frères pour diriger chacune et sans doute une chapelle ou, à proximité, une église (par exemple Cayssac, Cne de La Loubière, pour Lioujas).

Réflexions au sujet des granges cisterciennes du Rouergue (1123-1347) par Jean Delmas; quatrième article

Jean Delmas nous offre ses réflexions sur les thèmes abordés durant la première journée d'études de Cisterciens en Rouergue du 13 septembre 2014. Voici le quatrième volet de commentaires sur les interventions de Thomas Poiraud (Bonneval) et de Annie Denoual (Galinières) dont les résumés se trouvent sur la publication des résumés du colloque (disponible auprès de l'association)

L'abbaye de Bonneval (1147) : une économie fondée sur l'élevage, puis sur l'agriculture.

Les granges précédentes, celles qui sont parvenues jusqu'à nous, sont en général, du point de vue architectural, relativement modestes. Ce n'est pas le cas des granges de Bonneval, qui, il est vrai, ont dû se fortifier au moment de la guerre de Cent Ans, mais on n'a pas lésiné : Masse (vers 1453), la Roquette (vers 1437 ?), la Vayssière, Séveyrac, Galinières (1370), etc. Mais ces travaux étaient justifiés par la qualité des domaines, après deux siècles de mise en valeur. L'abbaye a été fondée, comme toutes les autres, dans un secteur qui avait déjà connu une empreinte monastique. Celle de Conques est évidente : Perse (Espalion), mais aussi Coubisou et Flaujac (Espalion). En outre Conques a participé à la fondation de l'importante domerie d'Aubrac, à côté. Ainsi qu'on l'a vu à propos de Sylvanès et qu'on le verra pour le Naucellois, les Cisterciens ne semblent pas avoir été handicapés dans leurs développements par les établissements monastiques antérieurs. Que l'aristocratie locale ait fait autant de dons montre combien l'idéal de perfection des moines de Cîteaux, appelés les « chevaliers de Notre-Dame », trouvait, à ce moment-là, un grand écho dans cette classe sociale. La situation de l'abbaye de Bonneval sur le versant en pente de la Boralde, entre montagne et vallée du Lot, à l'écart du chemin de Rodez à Laguiole, aurait dû être défavorable. Mais la puissante famille de Calmont (son fondateur est un Calmont) l'a soutenue matériellement et moralement. Des alpages sur l'Aubrac et des devèses sur le causse, au sud du Lot, vont,

du fait de leur complémentarité saisonnière et pastorale, constituer sa puissance et sa première fortune, en permettant d'élever des troupeaux toute l'année : hivernage sur le causse, estivage sur la montagne. L'organisation de domaines agricoles aurait été une deuxième étape. Le pastoralisme initial pourrait expliquer la rapidité avec laquelle les granges ont été constituées (Thomas Poiraud). Six d'entre elles, sont déjà nommées dans la bulle de protection d'Alexandre III de 1162. Elles ont donc été créées en moins de quinze années, alors que la construction de l'abbaye occupait tous les moines ! S'agissait-il de bâtiments en dur ou provisoires ? Les domaines du causse se seraient dotés plus tard de terres céréalières organisées, de prairies à foin, de bâtiments ruraux et de greniers. Reste le cas des granges lointaines. La grange de la Serre, isolée en Ségala, est nommée dès 1162 Elle dut être d'abord vouée, elle-aussi, au pastoralisme. Bonneval l'abandonnera assez vite et définitivement, en la vendant à Bonnecombe en 1225. Celles de la Rouge et Lescure-Fangel, furent acquises, vers 1177, de Loc-Dieu, qui avait besoin de numéraire, et cédées au Temple presque aussitôt, en 1181. Dans ces trois derniers cas, il s'agit d'une répartition réaliste entre maisons religieuses. Enfin, Bonneval conserve, hors de son territoire agro-pastoral, trois granges qui lui ont fourni des denrées complémentaires : La Planque (vignoble), dans le Vallon de Marcillac, assez proche de la Vayssière, Quézaguet (vignoble, amandiers) dans la vallée du Tarn et Montaigu (vignoble, oliviers, amandiers), près d'Anduze (Gard).

La grange de Galinières (vers 1185) : le domaine achevé.

Cette grange, constituée grâce aux libéralités des évêques de Rodez, est l'exemple achevé des domaines monastiques du causse : pâturages, prairies de fauche bien irriguées, permettant plusieurs coupes, terres à blé, bois. L'ensemble des bâtiments en impose. Les abbés de Bonneval élèveront des fortifications et en feront, plus tard leur résidence temporaire. Les Bourines, grange d'Aubrac, proche de Galinières, présente les mêmes avantages géographiques et économiques, voire défensifs, et elle sera la résidence des doms d'Aubrac ! On aimerait savoir précisément quels en étaient les effectifs monastiques. Quelle était la capacité, avant les transformations du XIXe siècle, du tinelet, qui aurait été le réfectoire des convers ou des donats, qui résidaient en permanence dans le domaine ?

Réflexions au sujet des granges cisterciennes du Rouergue (1123-1347) par Jean Delmas; Cinquième et dernier article.

Jean Delmas nous offre ses réflexions sur les thèmes abordés durant la première journée d'études de Cisterciens en Rouergue du 13 septembre 2014. Voici le cinquième et dernier volet de commentaires sur les interventions de Jean-claude Cazor (Moulin de Laval), de Jean Delmas (Bonnefon), de Catherine Cazelles (Is), de Nicolas Revel (Ruffepeyre) dont les résumés se trouvent sur la publication des résumés du colloque (disponible auprès de l'association)

Le Moulin de Laval (1183-1196) : les droits des tenanciers.

Le Moulin de Laval est proche de Bonnecombe. En 1183, Peire de Laval, donne à l'abbaye tous les droits qu'il a sur les mas de Brengairenc et de Laval, de telle sorte que cette dernière qui doit y avoir déjà des droits en a désormais la totalité. Son épouse Uga confirme la donation ; c'est donc qu'elle a aussi des droits (sa dot ou « verquière » ?). Les deux donations sont faites chacune devant témoins. Peire de Laval et sa femme conservent, comme tenanciers de l'abbaye, leurs droits sur les moulins, que Peire doit exploiter en indivision avec un autre tenancier. Les tenanciers paient un cens (redevance, loyer) de trois hémines de seigle, mesure pestorenque (mesure propre au secteur de Cassagnes-Bégonhès), soit 93 litres 60, par an. En 1196, Peire de Laval, sa femme et leurs trois filles donnent finalement à l'abbaye la part qu'ils ont comme tenanciers sur le moulin de Laval et ses dépendances ainsi que la moitié d'un casal (maison en ruine) qui s'y trouve. Faut-il interpréter ces actes jusqu'au détail ? Osons quelques hypothèses. Des moulins (deux ?) en 1183, un seul moulin et un casal en 1196... Donc, l'un des moulins serait tombé en ruine entre temps. Les affaires n'ont peut-être pas marché. Faute de fils (ou de gendre) capable de prendre la suite, Peire envisage l'arrêt de son activité. On remarque que, comme dans l'acte de 1183, l'acte de 1196

comprend en fait deux donations. Les époux et deux de leurs trois filles, Ricarda et Guilherma, qui ne sont sans doute pas mariées, font une première donation. La troisième, Bernarda, probablement l'aînée et mariée, fait la sienne séparément. On peut imaginer que les droits fonciers venaient du côté de l'épouse, Uga, par héritage ou dot, que Bernarda a eu une part des droits de sa mère (lors de son mariage?) et qu'à cette occasion, les deux cadettes ont eu, chacune, la promesse d'une légitime équivalente. Cela expliquerait que les cadettes, encore sous l'autorité de leur père, fassent bloc avec leurs parents et que Bernarda fasse une donation distincte. Donation ? En fait, la famille reçoit en échange 100 sous « à titre de charité », somme qui sera remise à leurs filles, le moment venu... Cela sera plus utile que des parts de moulin qu'elles n'exploiteront pas. Imaginons une suite possible : le partage fait, les époux se donneront à l'abbaye et travailleront désormais pour elle. En conclusion, les tenanciers d'une abbaye sont réels détenteurs d'une partie des droits fonciers. Ces droits peuvent être transmis ou vendus.

Les granges de la Serre (avant 1162) puis de Bonnefon (vers 1232): une carte redessinée autour de deux grands chemins.

Une exploration plus poussée des archives et du territoire du Naucellois permet de proposer des identifications de lieux et de corriger certaines erreurs : ainsi, c'est près de Montmeyrac, entre Naucelle et Camjac, que se trouverait le lieu-dit Pal-Menut qui figure dans le récit de la fondation du prieuré de Rieupeyroux ; l'église Saint-Etienne de Magni ou Man, donnée à Moissac en 1088, se trouvait en réalité au Puech d'Amans (jadis paroisse de Naucelle et aujourd'hui Cne de Quins) ; la « grange » de Paulet citée dans une bulle de Lucius III n'est pas, comme on l'a cru, Pauleto, entre Naucelle et la grange de la Serre, etc.... Faits minimes ? En réalité, ils nous éclairent un peu sur le Naucellois, tel qu'il était avant l'arrivée des Cisterciens et ils nous invitent à rechercher quel serait le monastère qui aurait fondé la sauveté de Naucelle (en effet, ce toponyme est l'indice d'une fondation bénédictine). Serait-ce Saint-Martial de Limoges, par l'intermédiaire de son monastère de Rieupeyroux ? Ou Moissac, par l'intermédiaire de son prieuré de Sermur ? Un passé, effacé, réapparaît donc. Bonneval s'établit à la Serre, pas plus. Si cette abbaye avait eu autorité sur Naucelle, elle l'aurait mentionnée lors de la vente de son domaine à Bonnecombe en 1225. Or l'église de Naucelle ne sera confiée par l'évêque à Bonnecombe qu'en 1252. L'arrivée des Cisterciens a provoqué ou confirmé une modification de la carte paroissiale du Naucellois. Outre Saint-Etienne de Man encore debout au XVe siècle, deux églises ont disparu ou disparaîtront: Sainte-Gilède, près de Roques, et la mystérieuse Gleise Vieille (du Masnau), près de Bonnefon. On peut faire un intéressant rapprochement avec une autre Gleise Vieille, située non loin de là, siège primitif de paroisse, abandonné au profit de la sauveté ou ébauche de sauveté de Crespin. Peut-on imaginer un pareil transfert de la Gleise Vieille (du Masnau) à la sauveté de Naucelle ? Après 1225, la grange de la Serre deviendra maison de vigne et disparaîtra. Ses substructions, encore discernables dans une petite châtaigneraie, si c'est bien là, sont celles d'un bâtiment très modeste, ce qui confirme l'hypothèse selon laquelle le domaine de la Serre était constitué de pacages de moyenne altitude ou servait de halte de transhumants et ne réclamait pas des bâtiments importants. Après avoir réuni la Serre à la partie orientale du Naucellois, où il avait acquis de nombreux droits, le monastère de Bonnecombe paraît favoriser la polyculture. On note enfin l'importance des deux grands chemins de Rodez à Toulouse et de Rodez à Albi, autour desquels le nouveau domaine va se structurer. La grange de Bonnefon est judicieusement placée dans la fourche des chemins, à 1 km de l'un et de l'autre. Elle a dû servir aussi de relais entre Bonnecombe et ses deux granges albigeoises de Bernac et de Bar. Bonnefon est un rare exemple de grange ayant contrôlé un grand territoire composé de six ou sept paroisses ou portions de paroisses !

La grange d'Is (avant 1175) : l'importance des chemins.

L'implantation des granges de Bonnecombe, entre le Rouergue occidental et Rodez ne s'est pas faite au hasard. Certes, les donations de terres ou de droits ont été nombreuses sur la dorsale qui domine, au nord, la vallée de l'Aveyron, mais Bonnecombe avait un fil directeur, la grande draye ou voie pastorale du Quercy à l'Aubrac. Les granges monastiques de Bonnecombe la jalonnent, mais pas seulement : en effet, Saint-Félix de Rignac, Ruffepeyre, Is et, peut-être plus loin, Puechmaynade voisinent avec les possessions de Conques (Espeilhac) ou du Temple (Limouse, Aboul). Ce chemin était une artère économique, celle des troupeaux de l'abbaye ou de ses tenanciers, celle des transhumants venant du Quercy et y retournant. Ensuite, les frères devaient théoriquement rejoindre leur abbaye pour assister à la messe dominicale et se replonger dans la vie conventuelle. Théoriquement... Car si l'aller-retour était possible pour les granges peu

éloignées comme celle d'Is, à 20 km de Bonnecombe, soit à 3 heures de marche environ, ou celle de Bonnefon, à 4 heures 30 environ, il fallait plus de 10 heures depuis Pousthomy, sans compter le fait que les frères devaient encore traverser le Tarn avec une barque. Pour des hommes soumis au jeûne, la course était, dans ce cas, épuisante et contre-productive. Et pouvaient-ils abandonner sans gardiens leur grange, ses réserves et ses troupeaux ? Saint Benoît, dans sa sagesse, demande que « si les frères sont trop éloignés, ils prieront sur place et ne négligeront pas de rendre le devoir de leur service » (chapitre 50). Le pape Alexandre IV (1254-1261) déclare que s'il y a une chapelle dans la grange, les religieux pourront être exemptés d'être présents le dimanche à l'abbaye. Cela dit, il est bon de retrouver ces chemins qui permettaient aussi aux frères de porter à Bonnecombe ou d'en rapporter diverses marchandises. Dans le cas d'Is, où les frères de Bougaunes pouvaient faire étape, il y a eu probablement plusieurs itinéraires au cours des temps. Les frères ont dû profiter des ponts ou des passerelles pour franchir l'Aveyron à pied sec, surtout par temps de crue. C'était le bon sens. C'est une matière d'étude complète, qui combine la recherche dans les archives de Bonnecombe, dans les compois et les cadastres, sur les cartes et les photos aériennes et l'exploration sur le terrain.

La grange de Ruffepeyre (grange en 1214) : des choix architecturaux cisterciens ?

Les abbayes cisterciennes étaient bâties selon un modèle, comme les anciennes abbayes d'ailleurs, car il fallait répondre aux besoins invariables de la communauté, spirituels, conventuels et matériels. : cloître, église, salle capitulaire, réfectoire, dortoir, etc. Le modèle cistercien standard était rigoureux, ce qui était plus efficace et économique au moment de la construction et qui évitait sans doute les surenchères entre abbayes. Mais les granges ? Un modèle a-t-il été imposé à leurs bâtiments ? A voir la diversité des formules, résultant de la diversité des fonctions, puis de l'évolution des besoins, au cours des temps, il ne le semble pas. Comment adopter un même modèle quand les activités sont ici l'élevage, là l'agriculture, la viticulture ou les oliveraies, ailleurs l'exploitation des mines, les forges ou les moulins ?... Cependant, la fréquence des tours carrées, certaines antérieures à la guerre de Cent ans et aux impératifs de défense, invite à prendre en considération d'autres fonctions, comme celles de type seigneurial (l'exercice de la justice)... Ce serait le cas de Ruffepeyre. Reste une part qui échappe encore à l'analyse, la part spirituelle, symbolique, le modèle géométrique idéal, les proportions, les volumes, etc. Voilà un sujet encore peu connu, qui mérite exploration.

Journées des 2 et 4 mai autour des origines cisterciennes de Naucelle



Départ de Magrin

Les deux journées organisées par la mairie de Naucelle et Cisterciens en Rouergue animées par Catherine Cazelles, Pierre Cluzel et Jean Delmas autour des origines de la cité de Naucelle et de la grange de Bonnefon ont connu un vif succès.

Ce week-end naucellois a débuté par une marche de près de 28 km le samedi 2 mai entre la Grange de Magrin-Lafon et Bonnefon durant laquelle une quarantaine de marcheurs ont suivi peu ou prou le chemin que les frères convers cisterciens ont empreinté au XIIIème siècle.

Lundi 4 mai, un public élargi a pu être renseigné sur ce chemin avec une brève présentation à la salle communale de l'étang de Bonnefon. Puis Jean Delmas a guidé des auditeurs passionnés sur le terrain des sites de La Serre, de Bonnefon et de Naucelle (église et village); c'est devant une salle comble (environ 150 personnes) que Jean Delmas nous a fait partager sa grande connaissance de ce territoire marqué de l'empreinte des cisterciens. Cette journée s'est terminée par un repas très convivial.

Pierre Cluzel, adjoint au maire, partenaire très actif dans l'organisation de ces journées a remis à notre président Nicolas Revel un fac-similé de la pierre de Naucelle que nous vous montrerons lors de notre assemblée générale.

Ces rencontres à Naucelle ont été très fructueuses avec de nombreux échanges qui augurent de nouveaux rendez-vous et projets autour d'une équipe de chercheurs amateurs sur l'histoire des cisterciens comme l'étude du bâti de la grange de Bonnefon, l'étude des proportions de l'église de fondation cistercienne de Naucelle, l'analyse de la brique de Bonnefon...un beau chemin en perspective...



7 juin 2015 : Journée à Ruffepeyre, puis Assemblée Générale

Nous étions une quinzaine de valeureux marcheurs au départ de Ruffepeyre à emprunter la draye (au début) afin d'arriver à Belcastel par un petit chemin très ombragé longeant le Riu Negre. Jean Louis Leonard des Pierres Sauvages de Belcastel nous a fait des commentaires très pointus sur le château et le village.

Nous avons retrouvé le reste des participants à Ruffepeyre où la matinée s'est terminée au frais, dans la tour pour écouter les divers intervenants.

- Catherine Cazelles a évoqué les chemins autour de Saint Felix et Ruffepeyre
- Pascal Erhard nous a décrit un As de Nimes trouvé à Ruffepeyre datant du règne d'Auguste (-63av.JC à +14apr.JC).
- Jacques Miquel nous a montré un jeton ou fausse monnaie copie d'un ducat datant de la première moitié du XVIème siècle trouvé également à Ruffepeyre.
- Jean Delmas a commenté un texte de 1415 ou le vicomte de Lomagne, futur Jean IV d'Armagnac commande des provisions pour préparer son prochain passage à Ruffepeyre.
- Nicolas Revel après des années d'observation et de mesure du bâti de sa demeure nous a livré une position dans ses recherches.
- Claude Petit a présenté deux baux à ferme du début du XVIIème.
- Thomas Poiraud malheureusement retenu à Toulouse a fait une apparition par vidéo-conférence ou il a

donné quelques éléments sur les peintures de la salle armoriée que nous avons tous pu admirer avec Nicolas. Après le repas pris à l'ombre des noyers en compagnie d'une dizaine d'adhérents des Pierres Sauvages de Belcastel nous avons réinvesti la tour pour notre Assemblée Générale.



Repas sous les noyers à Ruffepeyre

29 août 2015 : Journée à Beaulieu



Les participants devant Bosc-Gayral



Visite de l'église



Visite de Pervinquières

Nous avons été accueillis à l'abbaye cistercienne de Beaulieu, actuellement mise en valeur en centre d'art contemporain, le 29 août 2015 par l'équipe du Centre des Monuments Nationaux dirigée par Pascale Thibault assistée d'Anaïs Faine.

La journée a débuté par les courtes communications qui ont été présentées dans le remarquable cellier du XIII^e siècle.

Nous avons évoqué : La fondation de Beaulieu, le voyage de Saint-Bernard en Languedoc, le contexte historique (Catherine Cazelles), l'évolution du temporel de Beaulieu (Nicolas Revel), l'étude des peintures murales de la chapelle Sainte- Marguerite (Scarlett Bonhoure), l'étude du bâti de la chapelle Sainte-Marguerite (Alain Gilbert), dans les pas de frère Claude Mathieu Aymé Ninart (Thomas Poiraud), le prieuré de Costejean (Jean Delmas). Vous pourrez sous peu lire le résumé des thèmes abordés sur le site de l'association.

Après la théorie la pratique : la matinée s'est terminée par une visite appréciée de l'abbaye par Pascale Thibault. Geneviève Moles, cellérier des granges de l'ouest du département, avait organisé avec le brio que nous lui reconnaissons tous, le sympathique repas à Verfeil. Nous étions donc sur place pour commencer l'après-midi par la visite de l'église de Verfeil où a été transporté après la Révolution (don de la famille Perret) le maître autel en bois sculpté (1720-1739) de Beaulieu. Nous avons eu le privilège de profiter de la présence de Mme Claire Delmas pour recueillir de précieux compléments d'information.

Puis nous avons visité sur le terrain les différents types de possessions de Beaulieu.

Devant le château de Pervinquières nous attendaient Derek Hall, le propriétaire ainsi que Philippe Clément qui pendant vingt ans a travaillé au nettoyage, déblaiement et conservation du site afin de comprendre le fonctionnement de ce château qui aurait été vendu à l'abbé de Beaulieu en 1370. Nous avons senti là combien le travail de passionné arrive à faire des miracles.

A Saint-Igne, prieuré dont les abbés de Beaulieu détenaient la seigneurie, Frédérique Amiel a réalisé un remarquable travail : « Recueil sur la paroisse de Saint-Igne » dans lequel, recherches historiques et enquêtes auprès de la population lui ont permis de retracer l'histoire de ce joli petit village aux piliers sculptés.

La principale grange de Beaulieu située juste au-dessus de l'abbaye est Bosc- Gayral (cité dès 1183). Mme Geneviève Bonnefoi et Mr Jean Jacques Saigne nous en avaient aimablement autorisé l'accès et Mr Daniel Cadilhac président de l'association culturelle de Beaulieu nous a ouvert la cour intérieure.

Les plus sportifs ont pu accéder à la grande salle voûtée qui est derrière les bâtiments et qui présente toutes les caractéristiques d'un grand chai.

La journée s'est terminée sur le parvis de l'abbaye autour du verre de l'amitié et de l'excellente fouace de Najac offerte par Geneviève Moles.

Merci à tous pour votre présence à cette sortie hors Aveyron, mais néanmoins rouergate, elle nous a permis de faire de belles rencontres avec des habitants passionnés et elle nous donne envie de continuer nos recherches et de valoriser le travail déjà effectué.

Les cisterciennes de Costejean par Jean Delmas

Voici le premier résumé des 6 communications données lors de la journée d'étude de Cisterciens en Rouergue consacrée à l'abbaye de Beaulieu en Rouergue et son environnement le 29 Aout 2015.

Costejean, un prieuré de cisterciennes, près de Beaulieu

Quand on descend la vallée de la Bonnette, juste avant d'arriver à Saint-Antonin-Noble-Val, on aperçoit, rive droite, sur le coteau, les bâtiments de l'ancien prieuré de Costejean. Il relevait du diocèse de Rodez, du chapitre ou de la paroisse de Saint-Antonin et de la communauté civile du même nom. Vers 1270-1282, Elisabeth de Vallat, veuve de Bertrand de Belfort, avait acheté une propriété rurale avec des bâtiments d'exploitation, connus sous le nom de la Bastide d'Izambart. Elle avait l'intention d'y établir une communauté de religieuse. Cinq ou six femmes étaient venues la rejoindre dans son projet. Il y aurait eu des réticences : l'abbé ou prieur-mage de Saint-Antonin redoutait que ce soit un prétexte pour lui enlever une partie des dîmes ; les consuls une partie des revenus de la ville. Mais l'apport financier et foncier d'Elisabeth de Vallat, assurait l'autonomie de sa communauté, ce qui devait apaiser leurs craintes. L'autorité religieuse, l'évêque de Rodez, exigeait deux garanties, l'une de discipline, l'autre de protection. La première fut résolue par l'union à l'abbaye cistercienne de femmes la plus proche, Leyme, près de Saint-Céré, en Quercy. L'abbesse exercerait sa tutelle et veillerait sur le bon ordre spirituel et communautaire du prieuré. En contrepartie, la fondatrice et première prieure posa comme condition qu'en raison de l'apport que sa famille faisait par son intermédiaire, ses héritiers auraient un droit de patronage (nomination de la prieure). L'aumônier désigné, sans doute dès le début, fut un cistercien du monastère de la Garde-Dieu en Quercy et non de Beaulieu en Rouergue, pourtant plus proche. La seconde garantie concernait la sécurité des religieuses, car Costejean était isolé dans la campagne, ce qui présentait des risques en cas de troubles civils ou de guerre. Il fut décidé de construire un monastère dont le mur extérieur constituerait certes la clôture régulière, mais qui serait renforcée d'éléments défensifs. Vint la guerre de Cent Ans. En 1368, les Anglais quittaient officiellement Saint-Antonin, mais une bande de routiers, dits Anglais, qui tenaient garnison à Pervinquières (Cne de Ginals), arriva, un soir de novembre 1376, devant les murs de Costejean. Depuis les environs de Saint-Antonin, on aperçut des feux. Un incendie ? Un signal ? Les bouviers au service du prieuré les avaient allumés ; cela suffit à dissuader les soldats d'être tentés par la maraude. Ce fut plus grave en 1562 ; les protestants de Saint-Antonin pillèrent et brûlèrent le prieuré et ses archives. La paix civile revenue, les religieuses revinrent et, dès 1600, entreprirent de relever le casal (les ruines). Les travaux ne furent achevés qu'en 1667. Cela coûta fort cher, de quatre à cinq cents écus. La perte des archives pouvait fournir aux uns et aux autres partenaires l'occasion de revenir sur les accords du XIIIe siècle. Il fallut de nouveau discuter et plaider, pendant des décennies. L'abbesse de Leyme revendiquait la nomination de la prieure. En 1695, la prieure élue, Barbe de Juillac, lui opposait le patronage de la famille de la fondatrice. Il n'y avait plus, selon les années, que quatre à sept moniales. A la Révolution, la communauté fut dissoute et, le 17 juin 1791, le prieuré, saisi par la Nation, fut vendu à un particulier.

Les bâtiments du XIVe siècle, restaurés au début du XVIIe, existent toujours. Ils forment un rectangle entourant une cour. On trouve, côté nord, une tour carrée de trois niveaux (quatre plus tard, car le rez-de-chaussée a été divisé en deux par un plancher) qui a l'apparence d'une tour-refuge et a sans doute été ajoutée après les premières alertes de la guerre de Cent Ans. Elle est desservie, hors œuvre, par une tourelle d'escalier. On a, côté ouest, une cave et un cellier de construction plus ancienne que le reste de l'édifice (on songerait, comme à Beaulieu, à une chapelle provisoire), puis, selon l'inventaire de 1791, un « parloir », mais j'ai tout lieu de penser que c'était le réfectoire, car la cuisine est à côté. On avait encore, côté est, le four, le fournil et la chapelle. L'entrée se faisait, côté sud, entre la cuisine et la chapelle. A l'étage, étaient les cellules. C'est un plan tout simple, presque celui d'une ancienne et grosse exploitation rurale, bâtie en quadrilatère avec une cour et des murs extérieurs percés, par sécurité, de rares et étroites ouvertures, comme on a de nombreux exemples en Rouergue. On rapprochera le cas de Costejean de deux petits monastères de femmes contemporains, également isolés : celui des Cisterciennes de Vic (Capdenac, Lot), unies à Leyme, et celui des Clarisses de Granayrac (Salles-Courbatiès), tous deux fondés au début du XIVe siècle. Il n'en reste plus grand'chose.

Pour en savoir plus : Annie Noé-Dufour, « Le Prieuré des Cisterciennes de Costejean , à Saint-Antonin », dans Caylus et Saint-Antonin-Noble-Val, Tarn-et-Garonne... (dir. : B. Loncan), Paris, Inventaire Général des Monuments..., 1993, p. 110-114.

Etude de la chapelle Sainte-Marguerite, aux abords de l'abbaye de Beaulieu par Alain Gilbert

Voici le deuxième résumé des 6 communications données lors de la journée d'étude de Cisterciens en Rouergue consacrée à l'abbaye de Beaulieu en Rouergue et son environnement le 29 Aout 2015.



A gauche, l'abbaye de Beaulieu et

à droite, la chapelle Saint-Marguerite

La chapelle Sainte-Marguerite dite « Chapelle des convers »

Le propos de cette présentation est de rechercher et de recenser, à partir de l'état des lieux de cette chapelle, les principes de construction, les détails d'architecture conservés apparaissant sur les parois externes et internes des murs, de la voûte et du sol. Ceci avec objectif de soulever quelques hypothèses permettant d'approcher une interprétation plausible concernant l'édification progressive de cet édifice et d'en proposer des datations relatives et/ou chronologiques à défaut de posséder un seul repère précis pour sa datation. Les textes en notre possession restent assez avares tant en description qu'en commentaires. Le nom même de chapelle des Convers laisse à interprétation car elle apparaît également sous l'appellation de chapelle Sainte – Marguerite sans qu'il soit possible d'obtenir plus d'information concernant l'une ou l'autre de ces appellations.

Au regard des murs extérieurs il apparaît, en tout premier lieu, une déstabilisation générale de l'architecture des façades Sud, Est et Nord sur lesquelles aucun élément architectural ancien ou nouveau n'est discernable. L'enveloppe extérieure de l'édifice ayant été presque entièrement remontée sans aucune ouverture à l'exception d'un « trou de ventilation » correspondant à l'intérieur à une niche dont le fond a été éclaté (façade Sud). Les murs sont constitués, en majorité, de moellons de grès équarris, grossièrement taillés à la massette et présentant de gros éclatements plats auxquels s'associent des pierres de récupération mieux taillées, moins nombreuses et donc dispersées. Au début du XIX^e siècle l'édifice a été vendu et utilisé pour le stockage et la fermentation du vin ce qui explique la présence d'une cheminée à gauche de la porte en rentrant façade Ouest. C'est probablement à cette époque qu'ont dû être réalisés les travaux relatés ci-dessus. Les parois intérieures, en meilleur état, ont été conservées et se sont vues doubler extérieurement d'un parement comme précisé précédemment. Le tout solidarisé par un comblement, entre parements, de pierres et de briques en tout venant. L'épaisseur de cette nouvelle peau, constatée au niveau de la niche côté Sud, est de soixante-quatre centimètres pour un mètre cinq d'épaisseur moyenne des murs. Les travaux de stabilisation et de conservation de ce bâtiment se sont soldés par l'adjonction, en 1984, d'une chape de béton et d'une étanchéité en recouvrement de la voûte. Les évacuations de l'eau se faisant par une « gargouille » en fibrociment.

C'est, seulement, en observant la façade Ouest et l'intérieur de l'édifice que l'on peut prendre conscience de son édification au Moyen-Age. L'accès à la chapelle se fait, façade Ouest, par une porte en arc cintré

positionnée deux mètres au-dessus du niveau actuel de la Seye. Au-dessus et à gauche de la porte une fenêtre bouchée paraît plus ancienne. Des pierres de taille, bien équarries et au parement très régulier, dont une était une pierre d'angle, ont été repositionnées entre la fenêtre et la porte attestant de désordres importants et d'un remontage partiel de la façade Ouest, probablement à l'occasion de la « création » de la porte encore présente. Deux ou trois autres pierres de récupération apparaissent également en façade plus haut et à droite.

L'intérieur libère un espace rectangulaire de 3,37 x 6,00 m, couvert par une voûte en berceau cintré. Cette dernière est réalisée en moellons de grès assez fins et réguliers posés sur champ. La naissance de voûte est en retrait d'une quinzaine de centimètres par rapport au nu des murs gouttereaux. L'enduit a disparu des parties hautes de la voûte et les traces de peintures murales se limitent à quelques trop rares taches résiduelles rouges et noires côté Nord. Le sol, fortement remanié et « défoncé », laisse deviner deux niveaux différents qui devaient permettre de différencier l'espace du chœur de celui de la nef. L'état dévasté du sol laisse transparaître une différence de niveau de quelques trente-cinq centimètres (deux marches ?). Des fragments de dalles de pierre, subsistants et épars, laissent supposer qu'elles pourraient correspondre à ces deux marches. La chapelle construite sur la roche mère s'est adaptée à la géologie et à la morphologie du socle gréseux. A l'angle Nord – Est du chœur, la roche mère est visible ainsi que la base des fondations du mur Est. Ces fondations sont rehaussées d'un soubassement légèrement en débord que la base du mur Est. Le niveau de ce soubassement a dû servir de référence pour la pose d'un carrelage comme préconisé par la « Charte de Charité ». Ce niveau correspond également à la ligne basse des peintures murales. Façade Ouest les fondations ont nécessité d'aller chercher le socle gréseux à deux mètres de profondeur.

Suite aux relevés et aux dessins, la surimpression de l'élévation de la façade Ouest et de la coupe transversale de la chapelle permet de souligner deux phases de réalisation de cette chapelle. Aucun élément d'architecture n'est axé sur la façade. La fenêtre haute, d'environ 2,00 m par 0,40 m, est à gauche de l'axe de la façade, alors que la porte voit son montant gauche tutoyer l'axe. Lors de la mise en place de la voûte, son positionnement a nécessité de reboucher l'ouverture qu'elle oblitérait partiellement. Suite à l'implantation d'une « nouvelle » porte et à la restructuration de la façade Ouest, des pierres de taille ont fait l'objet de réemploi dans des secteurs afin de renforcer la stabilité de l'édifice. A partir de ces faits il est possible de présenter un scénario de la création de cette chapelle. D'une première phase, qui pourrait correspondre à l'oratoire primitif lors de l'implantation de l'abbaye, subsisteraient les bases des murs, la fenêtre bouchée et la petite niche côté Sud. La deuxième phase correspond à la modification de la porte, le positionnement de la voûte en berceau cintré et probablement à l'aménagement de la niche côté Nord, de la piscine liturgique côté Sud et de la grande ouverture, actuellement fermée côté Est. Pour moi, ces deux étapes de construction dateraient de la toute première implantation (1144) à la fin du XIIe siècle, ou du tout début du XIII^e siècle. Pour quelles raisons ?

Pour la création de l'abbaye de Beaulieu telle qu'on la connaît, il aura fallu détourner la Seye de son lit naturel afin d'assainir le vallon, puis de remblayer et rehausser le secteur d'implantation. Etant donné que les principaux bâtiments ont été érigés lors du premier tiers du XIII^e siècle et, que d'après différentes sources le dernier bâtiment conventuel construit (le cellier surmonté du dortoir des convers) était terminé en 1250. La Seye a donc été détournée, au plus tard, au tout début du XIII^e siècle pour permettre les travaux. Le lit naturel de la Seye passait sous l'abbatiale dont le niveau du sol se situe deux mètres au-dessus du socle gréseux imperméable. De nombreux désordres structurels de l'abbaye sont consécutifs à la stagnation des eaux sur ce socle gréseux. Le désordre le plus flagrant se situe au niveau du sol de la salle capitulaire (1 m au-dessus du socle gréseux), présence d'humidité et de mousses permanentes. Lors du détournement de la Seye, la margelle du puits qui alimentait la première implantation de l'abbaye a été détruite et le puits bouché. Ce dernier est toujours visible dans le lit de la rivière. L'implantation primitive devait présenter le schéma suivant : en amont le puits pour éviter toute pollution et en aval, successivement, la chapelle/oratoire ; les bâtiments conventuels et les bâtiments destinés aux animaux.

Aucune certitude que cette chapelle soit l'église primitive. Alors où se trouvait-elle ? Serait-ce le quadrilatère situé au nord-est de l'abbatiale, sondé en 1962 ? Se trouverait-elle en aval de la chapelle ? En étudiant une vieille photographie aérienne de l'inventaire général, et après agrandissement, il a été possible d'observer une grande structure quadrangulaire qu'il m'a semblé être le plan d'une villa gallo-romaine, mais pas de bâtiment orienté vers l'Est qui aurait pu suggérer la présence d'une église. Cette étude soulève plus de questionnements qu'elle ne propose de réponses. Le chemin vers une meilleure compréhension de l'histoire et de l'utilisation de cette chapelle nécessitera encore beaucoup d'études et de recherches.

Frédéric Amiel et la démarche qui a donné naissance au Recueil sur la Paroisse de Saint-Igne

La préparation de la journée à Beaulieu fin août 2015 a été l'occasion de découvrir le travail d'un jeune chercheur de Ginals : Frédéric Amiel. Son travail a donné lieu à un livre « Recueil sur l'histoire de la paroisse de Saint-Igne » et il nous a permis de constater que Saint-Igne faisait parti du temporel de l'abbaye de Beaulieu.

Il nous introduit ci- après sa démarche qui a permis de redécouvrir une histoire oubliée. Elle est la preuve qu'il est possible pour tout citoyen de mener ou de participer à ce beau travail de mémoire.

« C'est quand on est loin de chez soi, que l'on prend conscience d'où l'on vient !

De retour en Rouergue, le moment était venu, après une « expatriation » de 10 années à Paris, de redécouvrir ce patrimoine local que j'ai si souvent vanté auprès des citadins de la capitale.

Sans connaissances théoriques sur les études historiques, mais avec une envie de mieux comprendre et une passion pour un environnement qui pourrait paraître quelconque au premier abord, et pourtant si riche, j'ai souhaité mettre en avant la plupart des connaissances relatives à cette ancienne paroisse du Rouergue à travers un recueil compilant un ensemble de documents.

C'est donc, à ma manière, que j'ai tenté de récupérer et recenser tout les témoignages sur les événements passés portant sur la paroisse de Saint-Igne, que ce soit depuis différents lieux de recherche ou directement avec les habitants actuels.

Ainsi, ce recueil s'est adressé en priorité aux familles de cette localité qui ont pu découvrir ou se remémorer des moments de vie de leurs aïeux. Le but étant par ailleurs, de retracer d'une manière plus agréable sur la forme et plus accessible sur le fond, les faits des plus anciens aux plus récents, qui ont jalonné le parcours de cette petite bourgade et montrer que celle-ci, à travers ses richesses patrimoniales et humaines, a su se forger une identité propre et ancrée en son territoire.

Ce travail se sera déroulé sur une période de 3 mois (hors consultation des ouvrages généraux) et pour l'anecdote, les deux pages traitant des métiers entre les 17ème et 19ème siècles m'auront coûté 3 semaines de consultation des registres d'état civil.

D'une situation géographique et administrative isolée du reste du monde, l'histoire démontre qu'une petite localité « perdue au milieu de nulle part » peut néanmoins révéler des richesses sur le plan humain, culturel et patrimonial.

A travers les origines les plus lointaines et jusqu'à l'arrivée tardive des éléments de confort au XXème siècle, ce recueil se sert des ouvrages, archives et autres lieux de souvenirs pour présenter un ensemble de faits historiques. Le témoignage des « anciens », habitants de ce lieu ou proches voisins, vient originalement compléter ce travail.

C'est donc chronologiquement que sont décrits les aspects privés, économiques, politiques, religieux ainsi que les étapes clés de la constitution de l'ancienne paroisse de Saint-Igne, qui fut aussi une communauté, puis une commune pour représenter aujourd'hui un ensemble diversifié de petits hameaux de la commune de Ginals en Tarn et Garonne.

17 juillet 2015 : Première soirée cistercienne à Galinières

Notre première soirée cistercienne s'est tenue le 17/07/2015 .

Annie et Yves Olivier Denoual nous ont accueillis pour cette inauguration à Galinières.



Galinières, grange de l'Abbaye de Bonneval (photo Yves Denoual)

Les échanges ont été très intéressants: Nicolas a évoqué les filiations des abbayes cisterciennes du Rouergue ; Yves Olivier et Annie nous ont parlé des aménagements cisterciens de la Serre ce qui nous a donné envie d'étudier les constructions autour de l'eau dans les autres granges ; Cathy a expliqué l'histoire du colloque de Fanjeaux et présenté une carte du monde datant du VIII^e siècle qui se trouve à la médiathèque d'Albi ; Thomas nous a fait visiter Galinières en suivant un inventaire de 1669.

La soirée s'est terminée autour d'une bonne table copieusement garnie par tous.

Nous avons tous été enchanté de cette soirée et c'est une expérience à renouveler.

30 octobre 2015 : Deuxième soirée cistercienne à Is

Après le conseil d'administration de nombreux adhérents nous ont rejoints pour participer à la soirée. Nous étions 27 ; Les discussions se sont déroulées de façon très sympathique autour de la grande bibliothèque de Troyes, du monastère primitif de Bernard à Clairvaux, et de Fontenay nous avons pu profiter de la grande connaissance de Philippe Blondin pour ce site remarquable et il nous a promis de poursuivre ses explications lors de prochaine soirées.



Grande bibliothèque de Troyes



Abbaye de Fontenay



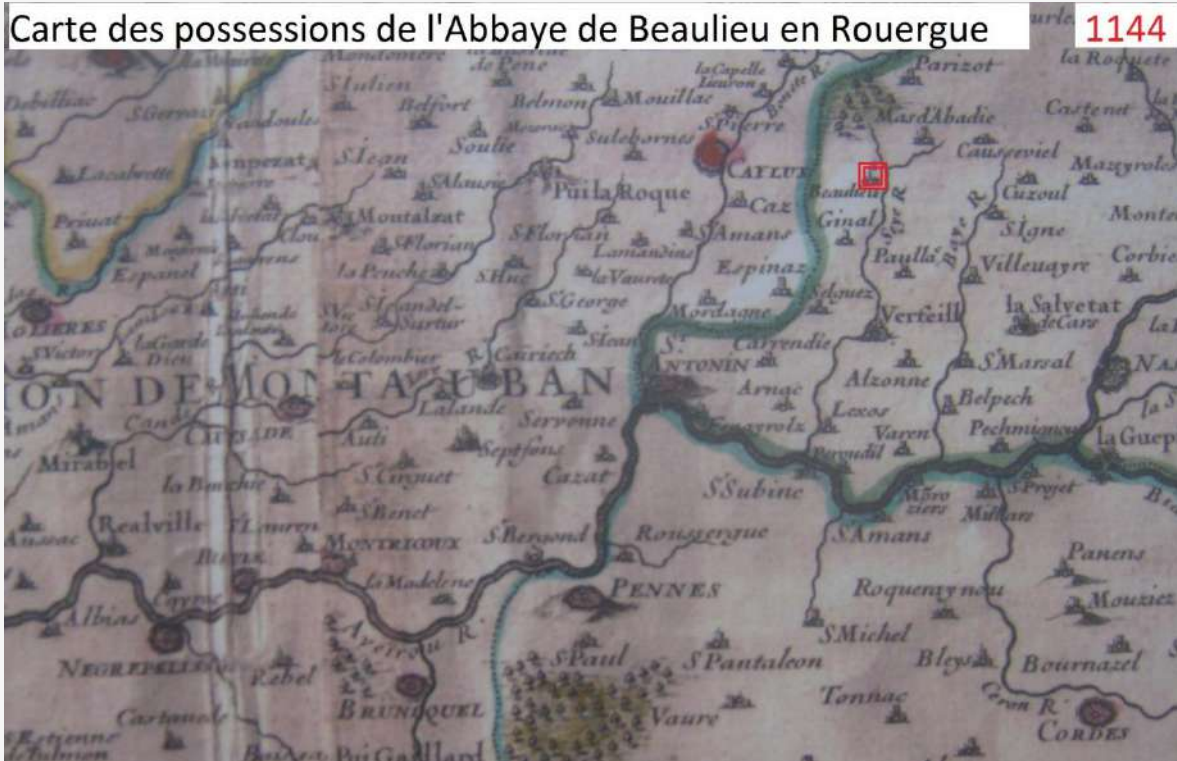
Abbaye de Fontenay, la forge

L'évolution du temporel de l'abbaye de Beaulieu en Rouergue par Nicolas Revel

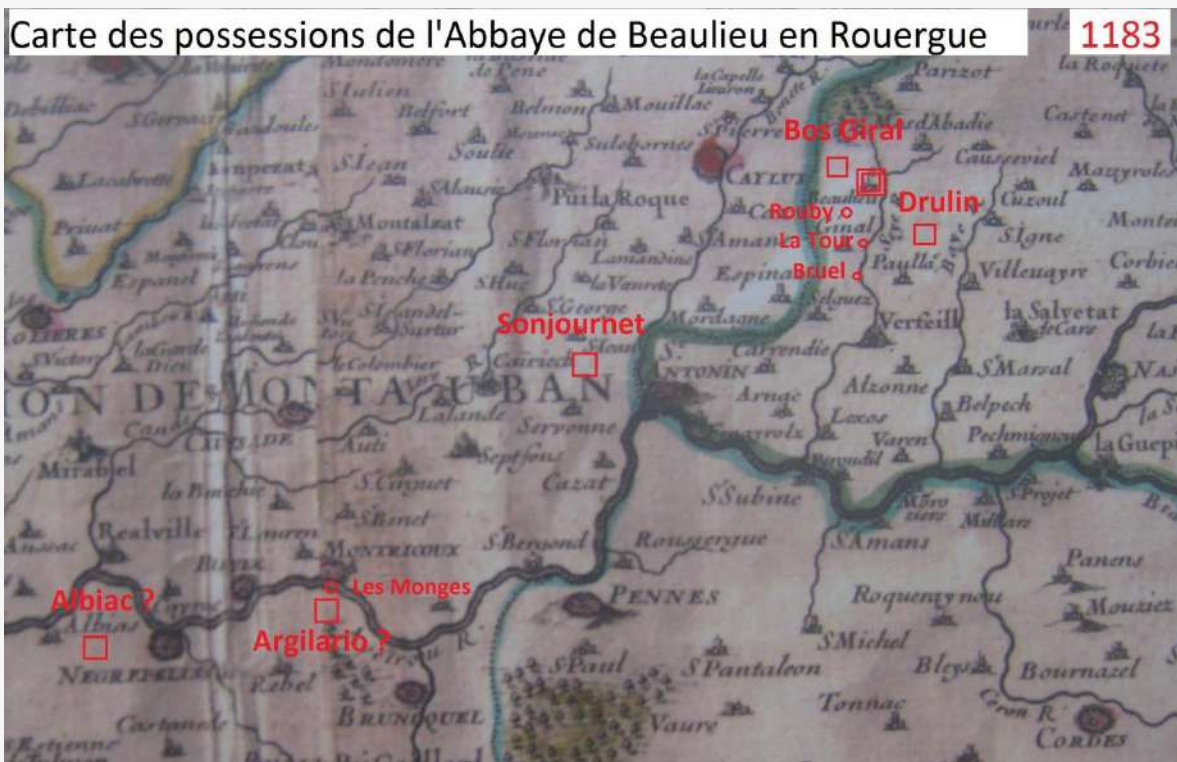
Voici un résumé parmi les communications données lors de la journée d'étude de Cisterciens en Rouergue consacrée à l'abbaye de Beaulieu en Rouergue et son environnement le 29 Août 2015.

Au moyen de quatre cartes, nous allons tenter de survoler l'évolution du temporel de l'abbaye de Beaulieu en Rouergue depuis sa fondation en 1140/41 jusqu'à la révolution.

Celui ci se composa au fil du temps de « granges » ou domaines agricoles exploités en faire-valoir direct par les moines et les convers (carré sur les cartes) ou/puis en faire-valoir indirect ou fermage (grand cercle), de seigneuries ou domaines sur lesquels l'abbaye percevait des redevances seigneuriales (triangle), de paroisses sur lesquelles l'abbaye percevaient des dîmes (croix latine), des moulins qui rapportaient d'autres revenus (petit cercle); d'autres possessions consistaient en maisons de ville et château (pictogramme)

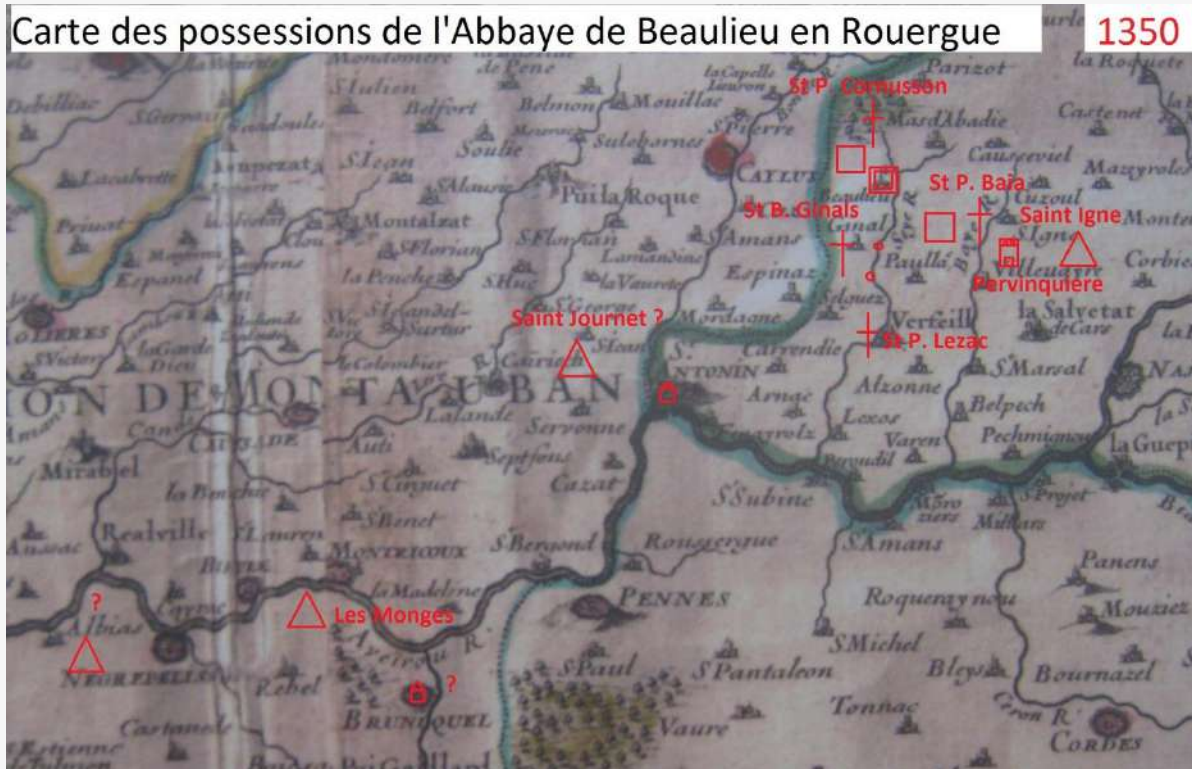


Depuis 1140, des moines envoyés par Bernard de Clairvaux commencèrent à établir leur monastère et à exploiter les terres qui le joutent.



La situation en 1183 que nous donne le bulle de confirmation du pape Lucius III nous montre que, depuis la fondation, les donations ont afflué non seulement dans la proximité directe de l'abbaye avec la création sur les plateaux Est et Ouest de deux granges Bosc- Gayral et Drulin mais aussi en direction de Saint Antonin et encore

plus en aval le long de l'Aveyron avec la fondation de trois autres granges Sonjournet Argilario et Albiac. Trois moulins en aval de l'abbaye en dépendent.



L'état de 1350 révèle les bouleversements qu'a connus le temporel de Beaulieu depuis la fin du XIIe siècle.

La fin du XIIème fut encore très propice à Beaulieu avec notamment le début de la constitution de son domaine seigneurial de Saint-Igne puis un choc coupa net l'expansion de l'abbaye : les avancées cathares et les conflits avec les catholiques signifièrent de multiples destructions et pillages, de l'abbaye, de ses domaines et d'une partie de ses archives. Ses granges de la basse vallée de l'Aveyron disparurent, quelques perceptions seigneuriales semblent s'être maintenues; sont encore mentionnées une maison à Saint Antonin et une autre à Bruniquel.

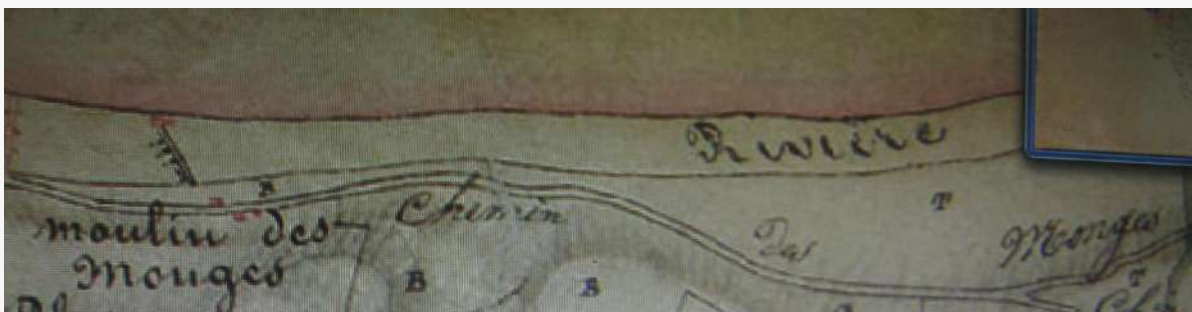
La fin du XIIIème marque une période de reconquête via la donation, en 1272, par l'évêque de Rodez Vivian, de 4 paroisses et de leur revenus à l'abbaye et aussi l'apport d'une protection castrale avec l'intégration du château de Pervinquière; L'abbatiale telle qu'on la connaît aujourd'hui est enfin (re)construite.

Carte des possessions de l'Abbaye de Beaulieu en Rouergue 1770



Les 4 siècles qui ont suivi ont été ceux d'un long déclin, étiolement et recroquevillement autour de l'abbaye: mise en fermage des dernières granges et cession de paroisses, vente de moulins et autres biens fonciers. Pervinquierie tombe peu à peu en ruine.

Tel un écho au catharisme, le protestantisme prit racine à Saint Antonin. Cela sans doute a contribué à la disparition des possessions restantes dans la vallée de l'Aveyron... cela dit, sur la rive opposée à Montricout, des siècles après leur départ, la toponymie semble avoir conservé la mémoire de la présence, jadis, des moines blancs :



Le reste du temporel qui n'avait pas encore disparu dans la nuit du 4 août 1789 (abolition des droits seigneuriaux) c'est à dire les terres, bâtiments et mobiliers, de l'abbaye et des anciennes granges sont vendus comme biens nationaux ou donnés pour le service des paroisses environnantes (retable, vaisselle liturgique,...)

Et finalement, le 25 fructidor de l'an IV de la République, c'est l'humble « pigeonnier de Sainte Marguerite » juste en aval de l'abbaye, sur l'autre rive de la Seye, petit bien oublié des inventaires révolutionnaires, qui est, à son tour, vendu. C'est ce petit bâti qui sera renommé plus tard « chapelle des convers »... Une page longue de 656 années se tourne.

La chapelle Saint Marguerite, dite des convers à Beaulieu, le décor peint. Scarlett Bonhore

Voici le dernier résumé parmi les communications données lors de la journée d'étude de Cisterciens en Rouergue consacrée à l'abbaye de Beaulieu en Rouergue et son environnement le 29 Août 2015.

Présentation

La chapelle dite des convers aurait été édifée dans le 3^{ème} quart du XIII^e siècle, suivant la fiche du ministère de la culture. C'est un petit bâtiment de plan rectangulaire, couvert d'un berceau faiblement brisé.

L'intérieur présente un enduit chaux sable aujourd'hui très lacunaire, ces vestiges sont suffisants pour conclure que la surface des murs était entièrement recouverte, et que le décor couvrait, on peut le supposer, l'ensemble du parement.

Ce document du passé est parvenu jusqu'à nous en bien mauvais état.

Le choix décoratif est modeste et les peintres certainement inexpérimentés.

Malgré cela, tentons de situer ce décor dans son époque et comprendre sa réalisation.

Précisons tout de suite, l'horreur de la paroi nue pour un regard médiéval, ceci incite à peindre des motifs couvrants en manière de tenture. Les motifs géométriques et le faux appareil remplissent à peu de frais ce programme, ils sont très économes de moyen et cependant d'une grande variété : ajout d'une fleur, volute, joint simple, joint double etc.

Aussi damiers et losanges peints se développent particulièrement à partir du XIII^e siècle.

Le décor géométrique

Le décor géométrique est utilisé de trois manières : en fond de figures historiées, en accompagnement (soubassement, frises etc..) ou réalisé seul.

Regardons le décor de la chapelle : une frise souligne l'architecture, disposition courante, elle est peinte sous l'imposte.

Des losanges remplissent le reste du mur, sud et nord, on ne sait pas comment était traité le soubassement.

Le faux appareil

Le mur ouest, semble avoir porté un faux appareil à joints verticaux doubles, mais aussi d'autres motifs, devenus illisibles.

Le mur est présente un décor différent ...la baie à été bouchée par une maçonnerie.

à gauche de cette baie on voit des vestiges de fleurs, d'épis de blé, de galons ...ces décors semblent être postérieurs.

Technique du chantier

Un badigeon blanc crème (chaux+eau) a été brossé sur l'ensemble des parements.

Les pigments utilisés sont l'ocre rouge et le noir.

L'ocre rouge pigment coloré par l'oxyde de fer n'est pas toujours disponible, mais c'est très facile de calciner une argile jaune pour l'obtenir.

Pour le noir, c'est le carbone le principe colorant : forme minérale : graphite, houille, mais plus vraisemblablement un pigment issu d'une combustion : os, lie de vin, corne de cerf etc. ou encore plus facile : la suie d'une cheminée. La préparation des couleurs de fait en mélangeant : pigment +chaux +eau.

Les peintres ont commencé par tracer le faux appareil et les panneaux de losanges : avec une cordelle trempé dans un badigeon ou dans le pigment en poudre. La cordelle est claquée, exactement comme nous le faisons avec un cordeau. Ils sont mal partis, les parallèles ne sont pas fiables, mais surtout, après beaucoup d'essais pour comprendre, nous pensons qu'ils n'ont pas reporté l'aplomb en bas du mur correctement, les écartements décalés produisent une déformation du losange et une ligne de motifs qui descend.

Tant qu'ils n'y avaient que des lignes, ce problème n'est pas exactement perçu, en peignant, la construction défailante se voit immédiatement.

La frise est peinte par-dessus la première ligne de losanges; est-ce un rattrapage, en tout cas, ils ne sont pas très regardant, on observe toutes sortes de variation.

Constat d'état

Cette chapelle a dû servir à une époque récente de chais, la petite cheminée dans l'angle et la baie du mur Est bouchée, nous le suggère. Ce n'est pas idéal pour la conservation de la peinture.

Humidité, infiltration, condensation, tout a dû y passer.

Une peinture murale c'est un système adhésif et cohésif.

L'enduit est décollé du support, il présente une perte de cohésion, des manques etc...

Beaucoup de problèmes de sel; l'eau réactive le processus de carbonatation et crée un blanchiment général avec la remontée des sels (carbonates, bien sûr mais aussi sulfates, nitrates, silicates)

La couche picturale est érodée, pulvérulente ou bien calcifiée

Il y a des moisissures et des traces de fumées.

...la petite chapelle a sûrement encore beaucoup de choses à nous dire, mais notre première visite est terminée !



photo



Décor de la Chapelle Sainte-Marguerite. Scarlett Bonhoure